PQ 2218
.D73 Q3
Copy 1

LE QUARTIER D'HIVER,

OU

LES METAMORPHOSES,

Vaudeville à travestissemens, en un Acte;

PAR M. DESAUGIERS.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Jeunes-Artistes, le 12 Floréal an XIII.

A PARIS,

Chez Madame MASSON, Libraire-Editeur de Pièces de Théâtre, rue de l'Echelle, N°. 558, au coin de celle Saint-Honoré.

Et chez FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N°. 25, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes.

AN XIII. (1805.)

PERSONAGES.	ACTEURS.
ROSALIE de MARCY, jeune Veuve.	*Mlle. Amélie.*
SEYMOUR, jeune Officier, amant de Rosalie.	*M. Foignet.*
JUSTINE, suivante de Rosalie.	*Mlle. Elomire.*

PQ2218
D73Q3

La Scène se passe à la Campagne, chez Rosalie.

Le Théâtre représente un Salon élégamment décoré.

Dans les Théâtres des Départemens, où l'Acteur chargé du rô de Seymour n'aurait pas la facilité de faire des travestissement à vu il suffira de retrancher de la première Scène ces mots: » Mais pourqu cette trappe? — C'est mon secret. » Et d'ajouter une ou deux phras à la fin de chaque Scène, pour donner à l'Acteur le tems de repar tre. A la fin de la septième Scene, au moment où Rosalie surpre Seymour se travestissant en Jockey, elle tournera les yeux vers le c binet où elle sera censée l'appercevoir.

AVIS.

Il n'y a d'Edition avouée par l'Auteur, que celle dor les Exemplaires sont signés par l'Editeur. Elle poursuivr les contrefacteurs, conformément à la loi.

399144
31

LE QUARTIER D'HIVER,

OU

LES MÉTAMORPHOSES,

VAUDEVILLE.

SCÈNE PREMIÈRE.

SEYMOUR, JUSTINE.

JUSTINE.

Enfin, vous voilà, monsieur.

SEYMOUR.

Oui, mon enfant, affamé, harassé, transi et plus amoureux que jamais.

JUSTINE.

Eh bien! monsieur, un bon déjeûner, un doux baiser, un grand feu et une jolie main, guériront tout cela.

SEYMOUR.

Suis-je attendu?

JUSTINE.

Non, mais bien désiré, à ce que je crois au moins.

SEYMOUR.

Tu n'oserais le jurer.

JUSTINE.

Je ne jure jamais; mais vous allez vous en assurer vous-même.

SEYMOUR.

Oui, et d'une manière à laquelle notre jeune veuve ne s'attend pas. As-tu fait préparer à son insçu?..

JUSTINE.

Tout est prêt. J'ai exécuté de point en point ce que m'enjoignait votre lettre. Mais me direz-vous enfin quel est votre projet?

SEYMOUR.

Le voici. Tu m'as écrit à mon régiment que cinq ado-

rateurs aspiraient, pendant mon absence, à la main de Rosalie.

JUSTINE.

C'est la vérité, et vous savez que les absens ont souvent tort.

SEYMOUR.

C'est cette crainte-là qui m'a inspiré l'idée de me présenter aux yeux de ta maîtresse sous cinq formes différentes, pour...

JUSTINE.

Mais, si elle vient à vous reconnaître?...

SEYMOUR.

Impossible. Ne me suis-je pas amusé autrefois à jouer la comédie? Je décomposerai si bien mes traits...

JUSTINE.

Pourquoi cette trappe?

SEYMOUR.

C'est mon secret. Mais quel singulier caprice a donc eu Rosalie de venir se cloîtrer à la campagne, au moment où toutes nos jolies femmes la quittent?

JUSTINE.

C'est, dit elle, pour se dérober aux importunités des cinq adorateurs dont je vous ai parlé, et qui ne cessaient de l'assiéger.

SEYMOUR.

Dis plutôt pour éprouver leur tendresse, et donner sa main à celui qui sera capable de braver pour elle la rigueur de la saison.

JUSTINE.

Toujours de la jalousie!

SEYMOUR.

J'ai été si souvent trompé par les femmes!

JUSTINE.

Vous, monsieur?

SEYMOUR.

Tout comme un autre.

Air: *Je vous comprendrai toujours bien.*

Le premier jour j'étais charmant,
Tout devait me rendre les armes;
Transporté de joie en me voyant,
En me quittant, torrens de larmes.
Et si l'hymen n'était soudain
Le prix d'un feu tel que le nôtre,
Je les voyais le lendemain
Expirer d'amour (*ter.*) pour un autre.

JUSTINE.

Malheureux jeune homme !

SEYMOUR.

Les voyages surtout m'étaient funestes. Mais alors j'employais une ruse qui ne manquait jamais son effet.

Même Air.

Quand ma maîtresse, pour changer,
Avait profité d'une absence,
Je n'avais, pour la corriger,
Qu'à feindre de l'indifférence.
Vengé par cet heureux détour,
De nouveau je m'éloignais d'elle,
Et j'étais sûr, à mon retour,
De la retrouver (*ter.*) infidelle.

JUSTINE.

Nous feriez-vous l'injure de nous confondre avec ?...

SEYMOUR.

Dieu m'en garde !

JUSTINE.

Et quel plus sûr garant voulez-vous de notre fidélité que l'affreux désert où nous végétons, depuis six mortelles semaines ?

SEYMOUR.

Il est vrai que le séjour n'est pas très-récréatif.

JUSTINE.

Récréatif !.... J'aimerais cent fois mieux être en enfer, au moins, y fait-il chaud.

Air : *Du Vaudeville de Florian.*

Tour à tour transir et bailler,
Pendant le jour, point d'exercice,
Et pas une âme à qui parler ;
Pour une femme, quel supplice !
De la nature, en ce pays,
La neige a glacé tous les charmes ;
Fontaines, ruisseaux, tout est pris,
Je ne vois couler que mes larmes.

SEYMOUR.

Console-toi, j'espère bientôt faire cesser ton exil, et te rendre aux vœux des Lafleur, Frontin, Champagne, Pasquin, et tant d'autres illustres soupirans, qui sont sans doute malades de ton absence.

JUSTINE.

Malades ?... morts, monsieur.

SEYMOUR.

Eh bien ! tu les ressusciteras. Mais je crains que Rosalie ne me surprenne ici, et alors...

JUSTINE.

Elle dort encore, et c'est ce qu'ici nous avons de mieux à faire. Mais ne craignez-vous pas que cette comédie ne l'indispose contre son auteur, quand elle viendra à le connaître ?

SEYMOUR.

Au contraire.

Air : *Du Vaudeville de M. Guillaume.*

Heureux l'amant qui, de se contrefaire,
Reçut du ciel le don particulier :
Auprès des femmes, l'art de plaire,
Est l'art de se multiplier.
Rien ne fatigue tant nos femmes
Que l'habitude de nos traits :
Changeons tous les jours, et ces dames
Ne changeront jamais.

JUSTINE.

J'entends ma maîtresse. Vîte dans ce cabinet. Vous y trouverez un déjeûner que je vous ai préparé, et une glace pour y étudier vos rôles.

SEYMOUR.

Je ne tarderai pas à reparaître, car je brûle de la voir.

JUSTINE, *le poussant.*

Vîte donc... Il était tems.

SCENE II.

ROSALIE, JUSTINE.

ROSALIE.

Avec qui parlais-tu donc tout-à-l'heure, Justine ?

JUSTINE.

Avec moi, madame.

ROSALIE.

Et que te disais-tu ?

JUSTINE.

Qu'il me tardait de quitter cette maudite campagne qui me déplaît souverainement.

ROSALIE.

Et qui me convient beaucoup. A Paris, n'aurais-je pas

déjà été assiégée par mille invitations, félicitations, protestations, toutes plus fatiguantes les unes que les autres.

JUSTINE.

Ma foi, madame, la cour de cinq hommes aimables ne m'épouvanterait pas, je vous jure, et à votre place, moi...

ROSALIE.

Je ne vous demande pas votre avis.

JUSTINE.

Air : *Il faut quitter ce que j'adore.*

Monsieur Sainville vous adore.

ROSALIE.

Son amour est trop ombrageux.

JUSTINE.

Solange ?...

ROSALIE.

Il est trop jeune encore.

JUSTINE.

Et Durozel ?...

ROSALIE.

Il est trop vieux.

JUSTINE.

Derneuil ?

ROSALIE.

Trop souvent se dérange.

JUSTINE.

Forlis ?...

ROSALIE.

Est joueur à l'excès.

JUSTINE.

S'il vous faut pour époux, un ange,
Vous ne vous marierez jamais.

ROSALIE.

Mon chapeau ?

JUSTINE.

C'est M. Seymour qui nous aurait convenu.

ROSALIE.

Mon chapeau, vous dis-je ?

JUSTINE, *donnant le chapeau.*

C'était là un homme aimable.

ROSALIE.

Un fauteuil ?

JUSTINE, *donnant le fauteuil.*

Spirituel.

ROSALIE.

Un livre ?

JUSTINE, *donnant le livre.*

Et brave.

ROSALIE.

Mon déjeûner ?

JUSTINE.

Quel dommage qu'une balle, ou un boulet....

ROSALIE.

O ciel ! que dites-vous ?

JUSTINE.

Rien, madame, ce n'est qu'une conjecture.

ROSALIE.

Et sur quoi la fondez-vous ?

JUSTINE.

Sur le silence qu'il garde depuis deux mois.

ROSALIE.

La mort est-elle la seule raison qui ait pu l'empêcher de m'écrire ?

JUSTINE.

C'est au moins la seule qui puisse le justifier.

ROSALIE.

Ce serait lui faire payer cher sa grace. Dites-moi, quelle heure est-il ?

JUSTINE.

Ah ! madame, savons-nous ici comment nous vivons ?

ROSALIE.

Vois à ma pendule.

JUSTINE.

Elle est arrêtée, et nous ne pouvons la régler qu'au soleil qui n'a pas paru depuis quinze jours.

ROSALIE.

Mon chocolat est-il prêt ?

JUSTINE.

Vous l'avez demandé à l'eau, et la fontaine est prise.

ROSALIE.

Toujours des difficultés !... M'est-il venu des lettres ?

JUSTINE.

De qui voulez-vous en recevoir, dans notre hermitage ? nous sommes, dieu merci, ignorées du monde entier.

ROSALIE.

Ma lyre ?

JUSTINE.

Elle a deux cordes de cassées, et vous avez oublié d'en apporter de Paris.

ROSALIE.

Mon journal est-il arrivé ?

JUSTINE.

Vous savez bien qu'il n'arrive qu'à midi. Encore est-ce la seule feuille que nous voyons à la campagne.

ROSALIE.

Elles renaîtront, rassures-toi.

JUSTINE.

Quelle existence !

Air : *De la cinquième Edition.*

Le jour faisons-nous un piquet,
Nos vitres par le vent cassées
Éclatent, et sur le parquet
Voilà les cartes dispersées.
Faut-il le soir, lasses du jeu,
Lire une brochure nouvelle ?
Tandis que je souffle le feu,
Le vent nous souffle la chandelle.

SCENE III.

ROSALIE, JUSTINE, SEYMOUR, *déguisé en Orfèvre Juif, une cassette sous le bras. Il est enveloppé d'un manteau, et a une longue barbe.*

SEYMOUR.

J'AI PRIS bien l'honneur d'être le très-humble serviteur de madame, et je demande lui pardon de le liberté grande.

ROSALIE, *à part.*

Quel est cet homme ?

SEYMOUR.

Je suis marchand orfèvre, bijoutier, brocanteur, acheteur, revendeur et cœtera, et cœtera.... et surtout honnête homme.

ROSALIE.

C'est un Juif.

SEYMOUR.

Mais ce qui m'honore le plus, madame, c'est le qualité de marchand en titre, fournisseur, homme de confiance enfin de M. Derneuil, jeune homme véritablement estimable qui m'envoie à vous, pour vous offrir ce faible gage de son amour.

JUSTINE.

Voyons donc cela.

SEYMOUR.

Air : *Voltaire en dépit.* (*D'une soirée de deux Prisonniers.*)

Daignez accepter,
Sans hésiter,
Ce petit coffre,
Qu'il vous offre ;
Il contient, pour vous,
Plusieurs bijoux,
Que je viens mettre à vos genoux.

Roses, perles fines,
Cornalines,
Peigne en diamans ;
Bague en brillans...

ROSALIE.

Sur une coquette,
Cette emplette
Pourrait avoir
Du pouvoir :
Mais je n'ai pas
Assez d'appas.

SEYMOUR.

Le refuser,
C'est l'offenser.

SEYMOUR.

Daignez accepter,
Sans hésiter,
Ce petit coffre,
Qu'il vous offre ;
Il contient, pour vous,
Mille bijoux,
Que je viens mettre à vos genoux.

ROSALIE.

Veuillez remporter,
Sans insister,
Ce coffre,
Qu'en vain Verneuil m'offre
Soit dit entre nous,
De ces bijoux,
Mon cœur n'est nullement jaloux.

JUSTINE, *regardant l'écrin.*

Quel écueil !
Et comme de notre âme,
Ce Verneuil,
Sait caresser l'orgueil !
Ah ! madame,
Dites, quelle femme
Ne cédera,
Prise par là ?...

SEYMOUR.

Daignez accepter,
Sans hésiter,
Ce petit coffre,
Qu'il vous offre ;
Il contient, pour vous,
Plusieurs bijoux,
Que je viens mettre à vos genoux.

ROSALIE.

Veuillez remporter,
Sans insister,
Ce coffre,
Qu'envain Derneuil m'offre.
Soit dit entre nous,
De ces bijoux,
Mon cœur n'est nullement jaloux.

Ensemble.

JUSTINE.

Il faut accepter,
Sans hesiter,
Ce petit coffre,
Qu'il vous offre.
Ah ! si j'étais vous,
De ces bijoux,
Le don me semblerait bien doux.

SEYMOUR.

Si madame voulait jetter un coup-d'œil sur ces flêches...

JUSTINE.

Des flêches !... Qu'en ferions-nous ici ? nous ne pourrions nous en armer que contre les corbeaux.

SEYMOUR.

Pardonnez-moi. On sait ce que peuvent les armes de l'amour, entre les mains de sa mère.

ROSALIE.

Quoique femme, monsieur, la flatterie ne me séduit pas au point de me faire changer de résolution.

JUSTINE.

Oui, monsieur, quoique femme, quand nous avons décidé quelque chose, nous n'entendons pas raison.

SEYMOUR.

Mais ces bagues auront-elles le même sort ?..

ROSALIE.

Le même.

SEYMOUR, *à part.*

Bon ! (*haut.*) C'est pourtant aujourd'hui le bijou le plus à la mode.

JUSTINE, *regardant ses doigts.*

Je ne m'en étais pas encore apperçue

(*Seymour lui glisse une bague.*)

SEYMOUR.

Air : *Dans la chambre où naquit Molière.*

Les bagues plaisent tant aux belles,
Qu'elles se croiraient sans appas,
Si leurs doigts de mille étincelles
A nos regards ne brillaient pas.
Et ce caprice des plus vagues
Va si loin, que bientôt, je crois,
Au lieu de bagues pour les doigts,
On fera des doigts pour les bagues.

JUSTINE.

Voilà des boucles d'oreilles d'un bien joli goût.

SEYMOUR.

En échange de ces boucles d'oreilles, il ne demande qu'une boucle de vos cheveux.

ROSALIE.

Quelle modestie!

JUSTINE.

Ne cédez pas, madame.

ROSALIE.

Je sais ce que j'ai à faire.

JUSTINE.

Le petit scélérat!

Air : *Ah! oui, l'amant le plus parfait.* (*de Scarron.*)

Vous l'avez toujours combattu
Sans la plus légère blessure;
Mais jadis Samson fut vaincu,
Dès qu'il perdit sa chevelure.
Et de ce conseil aujourd'hui
Si vous suiviez la folle amorce,
Avec vos cheveux, comme lui,
Vous pourriez perdre votre force.

SEYMOUR.

Ainsi vous refusez tout?

ROSALIE.

Tout.

JUSTINE.

Absolument tout.

SEYMOUR.

Vous voulez donc la mort de ce malheureux jeune homme?..

JUSTINE.

Si je croyais qu'un refus dût lui coûter la vie, je serais fille à garder l'écrin par humanité.

ROSALIE.

Justine, reconduis monsieur.

SEYMOUR.

Ce n'est point la peine.

JUSTINE, *bas à Seymour.*

Etes-vous content ?

SEYMOUR, *bas à Justine.*

Enchanté. A Forlis maintenant.

(*Il change de travestissement à vue.*)

ROSALIE.

J'étais loin de m'attendre à ce message, et je me croyais totalement oubliée de Derneuil. Il paraît que les rigueurs ne le rebutent pas : mais j'espère que cette dernière preuve de mon indifférence....

SCENE IV.

ROSALIE, SEYMOUR, *en vieux maître de danse Gascon, et en habit noir.*

SEYMOUR, *saluant ridiculement.*

Salut à la plus aimable des femmes.

ROSALIE, *à part.*

Encore un étranger ?...

SEYMOUR.

Votre suivante, il voulait m'empêcher de monter; mais léger par état, et vif par nature, l'élan était pris, impossible de m'arrêter, je poursuis, je vole, j'arrive, et me voilà.

ROSALIE.

Vous êtes donc ? ...

SEYMOUR.

Air : *De la Vaudreuil.*

Maître de danse,
Par excellence,
Flic-flac de nom,
Et Gascon,
De naissance :
Toute la France
A connaissance
De mes talens,
Cités depuis trente ans.

Des pirouettes,
Que jadis j'ai faites,
A l'Opera,
Long-tems on parlera.
Grave, comique,
Moderne, antique,
J'excelle en tout;
Par-tout
Jé suis l'unique,
Et jé dégote,
Dans la gavotte,
Tous les danseurs
Dé Paris et d'ailleurs.
Jé joins à l'air
Gracieux, noble et fier,
Le brillant de l'eclair
Qui part, vole et fend l'air,
Et mon jarret dé fer
Est tel encor qu'hier,
On m'a vu démeurer
Un gros quart-d'heure en l'air

Maître dé danse, etc.

ROSALIE, *à part.*

C'est un original, n'importe, il faut m'en amuser. C'est toujours beaucoup à la campagne de trouver à rire sans se déplacer.

SEYMOUR.

Air : *Du Vaudeville d'Angélique et Melcour.*

Pour m'enlever, quand j'ai du vent
Emprunté les ailes légeres,
Si je retombe, c'est vraiment
Par charité pour mes confrères.

ROSALIE.

Comment d'un danseur si vanté,
Ignorer la force incroyable?
Monsieur, votre légèreté
Fait un bruit épouventable.

SEYMOUR, *à part.*

Elle ne me reconnait pas.

ROSALIE.

Vous avez sans doute beaucoup d'écolières?

SEYMOUR.

Plus qu'il n'y a dé jambes dans Paris. Ah! Sandis! lé joli pied!...

ROSALIE.

Monsieur est amateur?...

SEYMOUR.

Eh ! Mesdames, comment n'aimerions-nous pas vos pieds, nous autres maîtres de danse, puisque, quand vos yeux nous font mourir, ce sont vos pieds qui nous font vivre ?

ROSALIE.

Air : *De Marcellin.*

Un joli pied le plus souvent
Fait naître le premier caprice.
Mais en voulant fuir promptement
Souvent aussi le pied nous glisse ;
Et l'amant déjà trop payé
Par un baiser qui l'encourage,
Si nous lui laissons prendre un pié,
Demande bientôt davantage.

Mais revenons au sujet de votre visite.

SEYMOUR.

Eh donc ! Vous ne devinez pas ? vous voyez en moi l'ambassadeur extraordinaire d'un jeune homme qui joint à l'avantage d'être de mes élèves, l'honneur d'être de vos amis ... garçon pétillant d'esprit, d'amabilité... de Forlis enfin. Comme les bals sont l'empire des graces, aussi galant qu'amoureux, il vous députe sa voiture, ses chevaux et votre serviteur, pour vous conduire ce soir à celui de l'Opéra dont vous ne refuserez sans doute pas d'embellir les charmes.

ROSALIE.

Je n'aurais pas quitté Paris à l'entrée de l'hyver, si la danse avait eu des attraits pour moi.

SEYMOUR.

Eh donc ! dans l'âge des plaisirs....

ROSALIE.

Cela vous étonne ?

Air : *L'homme est honnête.* (*des Hasards de la Guerre.*)

Loin de la ville,
Je trouve avec le bonheur,
Dans cet azile,
La paix du cœur.

(*Justine paraît et écoute.*)

Autrefois, de la danse
J'ai connu la puissance.
Mais pour moi tout son charme a fui,
Et plus sage aujourd'hui,
Loin de la ville, etc.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, JUSTINE.

JUSTINE.

Oui, monsieur, spectacles, bals, sociétés, nous avon tout sacrifié aux plaisirs de la campagne, et deux tendre brebis ne mènent pas une vie plus pastorale.

SEYMOUR.

Venez, venez, nouvelle Psiché, embélir lé séjour cé leste où l'amour vous attend.

Air : *Avec vous sous le même toît.* (*de Fanchon.*)

J'apporte un domino pour vous,
Cependant n'est-il pas dommage
Qu'un masque a nos régards jaloux
Dérobe un si joli visage ?
Mais a travers son voile épais,
L'amour démêlera vos traces ;
On peut bien déguiser les traits,
On ne peut déguiser les graces.

JUSTINE.

Allons, madame, un petit sacrifice à l'amitié. D'ailleurs la danse est un plaisir si naturel à votre âge ! pour moi, j'en raffole.

Air : *La vie la plus jolie.* (*Contredance.*)

En France,
C'est à la danse
Que la beauté
Doit sa gaîté,
Ses graces, sa légéreté.
Folie,
Douce harmonie,
Désordre heureux,
Trouble amoureux
Du bal
Y donnent le signal.
La danse
Bientôt commence ;
On se balance,
Et l'on s'élance
Comme l'éclair
Qui fend l'air.
On se sépare,
Puis, on s'égare ;

Et de plus d'un faux pas
L'Amour se rit tout bas.
En France, etc.

Bacchus, avec adresse,
Des cœurs double l'ivresse,
Et d'un plus doux plaisir
Fait naître le désir.
En France, etc.

SEYMOUR.

Cetté fille a du bon.

ROSALIE.

Mon parti est pris.

SEYMOUR.

Vous venez ?...

ROSALIE.

Je reste.

SEYMOUR.

Eh donc ! jé répars, mais vous conviendrez qu'une humeur aussi sombre dans une jeune et jolie femme....

ROSALIE.

N'est pas plus étonnante qu'un habit noir chez un danseur.

SEYMOUR.

C'est la couleur à la mode.

Air : *De la Sauteuse.*

Oui, matin et soir,
Lé noir
Joint l'éclat à la grace,
En toute saison,
Lé noir, dit-on,
Est dé bon ton.
On sé met en noir,
Quand on va voir
Les gens en place ;
Le juge est en noir,
Quand sur son siège
Il va s'asseoir.
Lé noir
Fait valoir,
Dans lé boudoir,
Un sein dé neige ;
Auteur
Et docteur,
Ont adopté cetté couleur.
C'est en habit noir
Qué l'on épouse cé qué l'on aime ;
Maint drame lé soir,

Nous a fait voir
Thalie en noir.
Suit-on un cercueil ?
Le noir, du deuil
Offre l'emblême,
Et c'est la couleur
Qu'au bal aime
Plus d'un danseur.
Bref, le noir s'allie
Au désespoir,
A la folie,
Et sous cet habit,
On juge, on danse, on pleure, on rit

Madame, j'ai bien l'honneur.... (*à part.*) Ce n'est poin Forlis qu'elle aime, serait-ce Durozel ?...

(*Il change de travestissement à vue.*)

JUSTINE.

Trois personnes sont là bas qui, demandent à vou parler. Ferai-je monter ?

ROSALIE.

Encore? Que signifient toutes ces visites? Je n'ai v personne depuis six semaines, et tout-à-coup...

SCÈNE VI.

ROSALIE, JUSTINE, SEYOUR, *en vieille Modiste et tenant un carton.*

ROSALIE.

Air : *Courant de la brune à la blonde.*

Je suis bien votre servante ;
Vous ne me connaissez pas,
Mais mon nom est, je m'en vante,
Connu comme Barnabas.
Trente ans, modiste ordinaire
De la ville et de la cour,
De l'un à l'autre hémisphère,
Voyageant tour à tour ;
J'ai vu Milan,
Draguignan,
Montrichard,
Gibraltar,
Saint-Malo,
Tabago,
Neuf-Châtel,
Moncassel,
Amsterdam,
Surinam,

Medina,
Savana,
Mont-Médi,
Tripoli,
Luxembourg,
Pétersbourg,
Et je suis de Vanterre.

ROSALIE.

Je n'ai pas le plaisir de vous remettre...

SEYMOUR.

C'est que vous ne m'avez jamais vue. Je me nomme madame Pouf, et suis envoyée par M. Durozel, qui vous prie de choisir parmi tous ces objets, ceux qui vous conviendront le plus.

ROSALIE.

M. Durozel aussi? c'est un assaut de galanterie.

JUSTINE.

Je gagerais qu'ils se sont donné le mot.

SEYMOUR.

Air : *Des portraits à la mode.*

J'ai, pour vous servir, cornettes et bonnets,
Baigneuses, chapeaux, plumes, voiles, toquets,
Guirlandes, pompons, et cœtera, tous faits,
D'après la nouvelle méthode.
Pour femmes aussi, j'ai de très-beaux turbans,
En soie, en satin, de superbes rubans,
Des faveurs surtout, car depuis quelque tems
Les faveurs sont très-à la mode.

ROSALIE, *à part.*

Quel babil!

SEYMOUR.

Ah! madame, comme cet homme-là vous aime! il ne pense qu'à vous, ne parle que de vous, ne rêve que vous.

JUSTINE.

Nous ne l'avons pourtant pas encore vu depuis six semaines.

SEYMOUR.

La rigueur de la saison....

JUSTINE.

Il n'y a pas de saison, quand on aime.

SEYMOUR.

Vous en parlez à votre aise, ma mie; M. Durozel n'est plus jeune, mais il rachète ce défaut-là par mille qualités. Il est complaisant.

JUSTINE.

Cacochyme.

SEYMOUR.

Spirituel.

JUSTINE.

Hypocondre.

SEYMOUR.

Libéral.

JUSTINE.

Goutteux.

SEYMOUR.

Et il a cinquante bonnes mille livres de rente....

JUSTINE.

Et cent bonnes ordonnances de médecins.

SEYMOUR.

Qu'il dépose à vos pieds.

JUSTINE.

Joli cadeau !

SEYMOUR.

Vous n'hésiteriez pas à l'épouser, si vous aviez été témoin, comme moi, du bonheur de ses trois premières femmes.

ROSALIE.

Vous les avez connues ?

SEYMOUR.

Et coëffées, ne vous en déplaise. Elles m'honoraient de leur confiance, et je puis dire sans vanité que, pendant trente ans, je n'ai pas cessé un instant de m'en rendre digne par la dextérité, l'activité et la propreté que je mettais dans toutes mes fournitures.

ROSALIE.

Pendant trente ans ?

SEYMOUR.

Oui, madame, tout autant.

ROSALIE.

Mais votre goût a dû un peu vieillir, depuis ce tems-là.

SEYMOUR.

Il a conservé toute sa fraicheur, et telle que vous me voyez, j'ai un assortiment complet de tout ce qui est à l'usage des plus jolies femmes.

ROSALIE.

Vous m'étonnez.

SEYMOUR.

Je vais plus loin. Je fais disparaître, quand il me plait, les rides de la vieillesse.

JUSTINE.

En vérité ?

SEYMOUR.

Air : *De la Fanfare de Saint-Cloud.*

A tous mes bonnets je donne
Un certain je ne sais quoi...
Oui, depuis trente ans, personne
Ne rajeunit mieux que moi.
Mon art des plus vieilles têtes
Voile les difformités.

JUSTINE.

Ce n'est donc pas vous qui faites
Les bonnets que vous portez?

SEYMOUR.

Qu'est-ce à dire? Madame, cette fille m'insulte, imposez-lui silence, je vous prie, ou je ne répondrais pas de moi.

ROSALIE.

Justine...

JUSTINE.

Mais, madame, je n'ai rien dit qui puisse...

ROSALIE.

Air : *Du lendemain.*

Paix! que votre langage
Soit un peu plus circonspect,
Car madame est d'un âge
Qui commande le respect.
Prenez-un ton plus honnête,
Ou bien on vous prouverait
Qu'une modiste a la tête
Près du bonnet.

SEYMOUR.

Et vous aussi, madame, vous vous permettez des plaisanteries.... c'en est trop... je remporte ma marchandise, et vais rendre compte à M. Durozel de l'accueil que j'ai reçu chez vous. Il en sera révolté, outré, scandalisé.

JUSTINE.

La vieille folle!

SEYMOUR.

Moi, vieille folle?

ROSALIE, *riant.*

La colère ne vous sied pas. Ha! ha!

JUSTINE.

Ah! mon dieu, qu'elle est laide!

SEYMOUR.

Je suis laide!

ROSALIE.

Vous m'effrayez.

SEYMOUR.

J'étouffe.

Air : *Des tentations.*

Puissiez-vous, au gré de mes souhaits,
Avoir toujours des bonnets
Mal faits;
Des chapeaux
Trop hauts,
Ou trop pointus,
Qui vous donnent vingt ans de plus!
Puissent tous les jours
Dans vos atours,
Vos fleurs se faner,
Vos dentelles se chiffonner!
Puissent vos turbans,
Et vos rubans,
Jamais frais ni blancs,
Etre rapés
Trempés,
Fripés!
Puisse enfin, un coup de vent bien sec,
Les emporter, et la tête avec!
Oui, tels sont désormais
Les souhaits
Que fait pour vous madame Pouf.
Ouf!

(*Il change de travestissement à vue.*)

JUSTINE.

C'est une furie.

ROSALIE.

Heureusement nous ne sommes pas superstitieuses.

JUSTINE.

Ni coquettes.

SCÈNE VII.

ROSALIE, JUSTINE, SEYMOUR, *en Arlequin.*

JUSTINE.

AH! madame, voyez-donc...

ROSALIE, *à part.*

Tout ceci cache un mystère...

SEYMOUR.

Air : *O pouvoir de l'harmonie.* (*de Mozard.*)

De la grace, de l'adresse,
De l'esprit, de la finesse,
Tou léger, geste badin,
Sont l'appanage d Arlequin.
Vif et tendre,
Pour surprendre,
Il sait joindre, tour à tour,
A l'attrait du badinage,
Le langage
De l'amour.

(*Pendant ce couplet, il fait plusieurs lazzis.*)

JUSTINE.

Ah ! madame, qu'il est joli ! c'est un échappé du bal de l'Opéra.

ROSALIE.

Devines-tu qui ce peut être ?

JUSTINE.

Ma foi, non.

ROSALIE.

Air : *Turare pompon.*

Dis-moi, d'où viens-tu donc ?

SEYMOUR.

Du bal, tout d'une haleine.

ROSALIE.

Comment te nomme-t-on ?

SEYMOUR.

Arlequin est mon nom.

ROSALIE, *voulant le démasquer.*

Mais, ce masque te gêne.

SEYMOUR.

Non, je crains le grand jour.

ROSALIE.

En ces lieux qui t'amène ?

SEYMOUR.

L'amour.

ROSALIE.

L'amour ?

SEYMOUR.

Et le désir d'égayer un peu votre solitude.

JUSTINE.

Quels sont donc tes talens ?

SEYMOUR.

Chanter, rire et danser, et si madame veut permettre...

ROSALIE.

Oui, à condition que tu te démasqueras ensuite.

JUSTINE.

Concert et bal masqué à la campagne, c'est charmant !

SEYMOUR.

Air : *Gaîment je m'accomode de tout.* (*du Bouffe et du Tailleur.*)

Enfans de la folie,
Chantons ;
Sur les maux de la vie,
Glissons.
Plaisir jamais ne coute
De pleurs ;
Il sème notre route
De fleurs.

Oui, portons son délire
Par-tout ;
Le bonheur est de rire
De tout.
Pour être aimé des belles,
Aimons ;
Un beau jour changent-elles,
Changeons.

Déjà l'hyver de l'âge
Accourt,
Profitons d'un passage
Si court.
L'avenir peut-il être
Certain ?
Nous finirons, peut-être,
Demain.

(*Justine danse avec lui à la fin de la ritournelle de chaque couplet.*)

ROSALIE.

Sais-tu, Arlequin, que ta philosophie est très-douce ?

SEYMOUR.

Sais-tu ?... Que ce ton familier est séduisant dans une jolie bouche !

ROSALIE.

Allons, démasque-toi maintenant.

SEYMOUR.

Non pas.

Air : *J'ai vu par-tout dans mes voyages.*

Je dois, au masque qui me couvre,
Ce langage tendre et flatteur,
Et malgré moi, mon âme s'ouvre
Aux charmes d'une heureuse erreur.
Laissez-moi, d'un si doux mystère,
M'envelopper jusqu'à la fin ;
Je pourrais cesser de vous plaire,
Si je cessais d'être Arlequin.

JUSTINE.

N'as-tu pas dit que tu dansais ?

SEYMOUR.

Sans doute.

JUSTINE.

Eh bien ! une allemande.

SEYMOUR.

Avec madame ?

JUSTINE.

Ou moi.

SEYMOUR.

Eh bien ! tous les trois ensemble.

ROSALIE.

Tu ès trop aimable pour qu'on puisse te résister.

JUSTINE.

Enfin, je vais danser.

(*On danse l'Allemande.*)

ROSALIE, *à part.*

C'est la taille, la voix, la légereté de Seymour.

JUSTINE.

Je gagerais, madame, à sa gaîté, que cet Arlequin est un envoyé de l'aimable Solange.

SEYMOUR.

C'est toi qui l'as nommé.

ROSALIE, *froidement.*

De Solange ?

JUSTINE.

Convenez, madame, que cet attention est très-aimable de sa part.

ROSALIE.

De la part d'un autre, elle m'eût flattée davantage.

SEYMOUR, *à part.*

De la part d'un autre ?... Est-ce de Sainville qu'elle voudrait parler ?.. la lettre que j'ai préparée va tout éclaircir.

ROSALIE.

Eh bien ! te démasqueras-tu maintenant ?

SEYMOUR.

Je vais vous obéir.

(*Il change de travestissement à vue.*)

ROSALIE, *à part, appercevant Seymour au moment où il change.*

Que vois-je ?.. c'est lui, c'est Seymour. Quel bonheur ! mais il m'a trompée, vengeons-nous.

SCENE VIII.

ROSALIE, JUSTINE, SEYMOUR, *en Jockey.*

SEYMOUR.

UNE lettre.

ROSALIE.

De quelle part ?

SEYMOUR.

Air : *Vous m'ordonnez de la brûler.*

Je ne connais pas, plus que vous,
Ce que dit cette lettre ;
Mais c'est, je gage, un billet doux,
Que je viens vous remettre.
Il est juste que ce soupçon
A l'esprit se présente,
Quand l'adresse porte le nom
D'une femme charmante.

ROSALIE, *ouvrant la lettre, et jouant la surprise.*

O ciel ! elle est de Sainville !... comme sa main a tremblé !

SEYMOUR, *à part.*

Elle est émue... c'est lui qu'elle aime.

ROSALIE, *lisant.*

» Depuis l'instant où j'ai cessé de vous voir, cruelle » Rosalie, une fièvre brulante menace mes jours. Jusqu'a » préseut tous les secours ont été inutiles, et peut-être, » quand vous recevrez ces lignes... « O ciel ! je cours... je vole....

JUSTINE, *étonnée.*

Où donc, madame ?

ROSALIE.

Laissez-moi. C'est vous, ce sont vos perfides conseils qui le réduisent à cet état cruel. Sans vous, je lui aurais tout avoué, il saurait que je partage sa tendresse.

SEYMOUR, *à part.*

La perfide!

JUSTINE, *à part.*

A-t-elle perdu la tête?

ROSALIE.

Ma voiture, mes chevaux!..

SEYMOUR.

Arrêtez.

ROSALIE.

Mais non. Je vais... attendez... Malheureux Sainville! (*elle entre dans le cabinet.*)

SCENE IX.

SEYMOUR, JUSTINE.

SEYMOUR.

EH bien, Justine? Tu viens d'entendre la perfide. Condamneras-tu encore mes craintes, mes soupçons? dis, réponds-moi.

JUSTINE.

Je reste muette. Jugez de ma surprise.

SEYMOUR.

La traîtresse!

JUSTINE.

Monsieur, ne vous mariez jamais.

SEYMOUR.

Moi?

JUSTINE.

Vous n'êtes pas heureux en femmes.

SEYMOUR.

M'oublier ainsi!

JUSTINE.

Me tromper de la sorte!

SEYMOUR.

Moi, son meilleur ami!

JUSTINE.

Moi, son conseil privé!

SEYMOUR.

Les femmes! les femmes!...

JUSTINE.

La meilleure n'en vaut rien.

SEYMOUR.

Et c'est Sainville qu'elle me préfère !...

Air : *Il est des amusemens.*

De cet indigne ennemi,
Courons défier l'audace.
Que l'un de nous aujourd'hui,
Tombe et meure sur la place !
Oui, c'est le sang qui seul efface
L'affront que je reçois de lui.
Peut-être, hélas !
Mon trépas....
Eh bien ! j'y souscris d'avance.
Nous verrons, après ma mort,
Si l'ingrate qui m'offense
Donne du moins par décence,
Quelques larmes à mon sort.

La voici.

SCÈNE X ET DERNIERE.

SEYMOUR, ROSALIE, JUSTINE.

ROSALIE, *à part.*

Il est furieux !.., (*haut.*) Partez, partez, mon ami, tenez. (*elle lui donne une bourse.*) Prenez cette lettre, cette bourse... et dites-lui que j'arriverai presque aussi-tôt que vous. Mais, partez donc.

SEYMOUR, *prenant la lettre.*

Oui, madame, je pars et pour toujours.

(*Son déguisement tombe, et il paraît sous ses vrais habits.*)

ROSALIE, *éclatant de rire.*

Ha ! ha ! ha ! ha !

JUSTINE, *à part.*

Qu'a-t-elle donc ?

SEYMOUR.

Vous osez... (*Rosalie rit toujours.*)

ROSALIE, *à part.*

Je m'y perds.

SEYMOUR.

Joindre l'ironie à l'outrage, quand je tiens en main la lettre qui vous condamne ? (*Rosalie rit plus fort.*) Mais je vais vous confondre. (*il décachète la lettre.*)

ROSALIE, *riant toujours.*

Qu'il est aimable en colère !

SEYMOUR, *lisant.*

» Mon cher Seymour. » Comment ?

ROSALIE.

Lisez.

SEYMOUR.

» Vous êtes reconnu. »

ROSALIE.

Continuez.

SEYMOUR.

» Vous avez douté de ma tendresse, je vous devais » une leçon. Recevez mes complimens sur les cinq rôles » que vous avez joués. Je n'en ai joué qu'un, et je me » le reproche déjà, puisqu'il a pu affliger ce que j'aime «. (*Il se jette à ses pieds.*) Rosalie....

JUSTINE, *chantant.*

De cet indigne ennemi,
Courons defier l'audace...

SEYMOUR.

Tu te moques de moi.

ROSALIE.

A-t-elle tout-à-fait tort ?

JUSTINE.

Réparation d'honneur à notre sexe, monsieur.

SEYMOUR.

Rosalie m'a réconcilié avec toutes les femmes.

ROSALIE.

Mais, vous n'en aimerez qu'une ?

SEYMOUR.

Pour la vie.

JUSTINE.

Allons, madame, partons pour Paris, ce n'est qu'à la ville qu'un jeune militaire peut se délasser de ses campagnes.

VAUDEVILLE.

Air : *De la chasse.*

SEYMOUR.

Plus de soupçon, plus de jalousie,
Notre bonheur va dater de ce jour ;
Oui, loin de moi cette frénésie,
Qui sans l'éteindre empoisonne l'amour.

TOUS.

Plus de soupçon, etc.

SEYMOUR.

Dès ce moment, tu deviens ma compagne,
Et de ce bien mon amour est trop fier.
Pour qu'à mes yeux la plus belle campagne,
Puisse valoir un ici quartier d'hyver.

TOUS.

Plus de soupçon, etc.

ROSALIE.

Heureux l'époux guidé par la folie,
Qui de plaisir cherchant encor l'eclair,
Passe gaiment, près d'une tendre amie,
Les derniers jours de son quartier d'hiver.

TOUS.

Plus de soupçon, etc.

JUSTINE.

Plus d'une femme, esclave infortunée,
D'un vieux mari, vrai suppôt de l'enfer,
Souffre en silence, et pour elle l'année
N'est, près de lui, qu'un long quartier d'hiver.

TOUS.

Plus de soupçon, etc.

ROSALIE, *au Public.*

Messieurs, l'Auteur de ce léger Ouvrage,
En ce moment, est lui-même jaloux;
Mais il ne l'est que de votre suffrage,
Et c'est un bien que nous envions tous.

Que l'indulgence ici vous ramène,
Et, pour combler notre vœu le plus cher,
En attendant la saison prochaine,
Fixez chez nous votre quartier d'hiver.

TOUS.

Que l'indulgence ici vous ramène, etc.

FIN.

De l'Imp. de MB. DEVERGNE, rue Saint-Denis, N°. 155.

LIBRARY OF CONGRESS
0 021 100 804 0